



LISA  
SEE

Filles  
*de*  
Shanghai



---

UNE SAGA ROMANESQUE  
POUR VOUS FAIRE VOYAGER

---





# Filles de Shanghai

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Fleur de Neige*, n° 8311

*Le pavillon des pivoines*, n° 8938

*Ombres chinoises*, n° 10729

*Poupées de Chine*, n° 11383

*La mémoire du thé*, n° 12368

*La mort scarabée*, n° 12752

# LISA SEE

## Filles de Shanghai

---

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Pierre Ménard



TITRE ORIGINAL  
*Shanghai Girls*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Random House, an imprint of the Random House  
Publishing Group, a division of Random House, Inc.

© Lisa See, 2009

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Flammarion, 2010

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour ma cousine Leslee Leong,  
ma complice dans l'entretien  
du souvenir.*



## Note de l'auteur

L'action de *Filles de Shanghai* se déroule de 1937 à 1957. Les lecteurs y trouveront un certain nombre d'expressions que nous qualifierions aujourd'hui de politiquement incorrectes, mais qui étaient à l'époque d'un usage courant. J'ai utilisé le système Wade-Giles pour la translittération des mots chinois – qu'il s'agisse du mandarin, du cantonais ou des dialectes de Sze Yup et de Wu –, soucieuse là encore de respecter l'usage de l'époque.

Concernant les taux de change : la monnaie qui avait cours à Shanghai jusqu'en novembre 1935 était le dollar d'argent ; le yuan chinois lui a succédé à partir de cette date. Les deux monnaies avaient à peu près la même valeur. J'ai choisi de m'en tenir aux dollars et aux cents, étant donné qu'ils étaient encore en circulation et que cette monnaie est plus familière aux lecteurs occidentaux. La valeur des petites pièces en cuivre allait de 300 à 330 piécettes pour un dollar d'argent (ou un yuan).



## Première partie

### LE SORT



## « Jeunes beautés »

— Notre fille ressemble à une paysanne du sud de la Chine avec ces joues rouges, se plaint mon père, ignorant ostensiblement la soupe qu'on a posée devant lui. Tu ne peux vraiment rien y faire ?

Maman le regarde, mais que peut-elle répondre ? J'ai un assez joli visage – certains le qualifient même de charmant – mais il n'a pas la pâleur de la perle dont je porte le nom. J'ai tendance à rougir pour un rien. Pire encore, je suis sujette aux coups de soleil. Dès que j'ai eu cinq ans, ma mère a commencé à m'enduire le visage et les bras de diverses crèmes. Elle mélangeait aussi de la poudre de perles à mon *jook*, le potage de riz matinal, dans l'espoir que leur blancheur naturelle imprégnerait ma peau. Cela s'est avéré inefficace. Pour l'instant, mes joues sont écarlates – ce que mon père a en horreur – et je me recroqueville sur ma chaise. J'ai tendance à me faire toute petite devant lui, mais c'est encore pire quand ses yeux délaissent ma sœur pour se porter sur moi. Je suis plus grande que mon père, ce qui a le don de l'irriter. Nous vivons à Shanghai, où le fait de posséder la plus grande voiture, la plus grande maison ou le plus grand immeuble témoigne que l'on est une personne d'importance. Je ne suis pas une personne d'importance.

— Elle se croit maligne, poursuit mon père.

Il porte un costume occidental, d'excellente coupe. Ses cheveux laissent apparaître quelques rares mèches grises. On le sent tendu depuis quelque temps, mais ce soir son humeur est encore plus sombre qu'à l'ordinaire. Peut-être son cheval préféré a-t-il perdu aux courses ou les dés ne lui ont-ils pas été favorables.

— Une chose est sûre, continue-t-il, c'est qu'elle n'est pas bonne à grand-chose.

C'est une autre critique favorite de mon père, inspirée d'un propos de Confucius qui prétend qu'« une femme cultivée est une femme inutile ». Les gens me trouvent trop studieuse – ce qui, même en 1937, est loin d'être un compliment. Et j'ai beau être maligne, j'ignore comment me prémunir contre les propos de mon père.

La plupart des familles mangent autour d'une table ronde, de façon à manifester leur unité, sans que des angles pointus viennent s'interposer entre leurs membres. Nous avons quant à nous une table carrée en teck et nous nous asseyons toujours aux mêmes places : mon père à côté de May et ma mère en face d'elle – ils peuvent ainsi tous les deux profiter de ma sœur à part égale. Chaque repas – jour après jour, année après année – me rappelle donc que je ne suis pas la favorite et que je ne le serai jamais.

Tandis que mon père continue d'énumérer mes défauts, je cesse de lui prêter attention et fais mine de m'intéresser à la décoration de notre salle à manger. Sur le mur mitoyen de la cuisine trônent d'habitude quatre rouleaux de peinture, représentant comme il se doit les quatre saisons. Ce soir, ils ont été ôtés et seuls leurs contours vides se découpent sur le mur. Ce ne sont pas les seules choses qui manquent. Nous avions autrefois un ventilateur au plafond, mais l'an dernier papa a estimé que le luxe suprême serait que les domestiques nous éventent

pendant que nous mangeons. Ils ne sont pas là ce soir et la pièce baigne dans une chaleur étouffante. D'ordinaire, un lampadaire Art déco en verre teinté et des appliques murales assorties dispensent une lumière dorée dans la pièce. Ils ont également disparu. Je n'y accorde pas sur le moment une attention excessive, me disant qu'on a probablement ôté les peintures pour éviter que la soie souffre de l'humidité ; sans doute papa a-t-il donné congé pour la soirée aux domestiques, à l'occasion d'un mariage ou d'un anniversaire quelconque ; quant aux éclairages, on a dû les enlever temporairement afin de les nettoyer.

Le cuisinier – qui n'est pas marié et n'a pas d'enfant – débarrasse nos bols de soupe et apporte les plats principaux : crevettes sautées aux châtaignes d'eau, porc braisé dans la sauce de soja aux légumes séchés et aux pousses de bambou, anguille à la vapeur, ainsi qu'un plat de légumes des « huit trésors », sans parler du riz. Mais la chaleur m'a coupé l'appétit. Je préférerais boire quelques gorgées de jus de prunes glacé, accompagné d'une soupe aux haricots à la menthe ou d'un bouillon d'amandes douces.

Quand maman lance : « Je suis passée chez l'artisan qui raccommode nos paniers, il n'y est pas allé de main morte aujourd'hui », je me détends un peu. Si les critiques de mon père à mon égard sont généralement prévisibles, les récriminations de ma mère concernant ses tracas quotidiens ne le sont pas moins. Elle est vêtue avec élégance, comme toujours. Des aiguilles d'ambre maintiennent son chignon impeccablement noué au-dessus de sa nuque. Sa robe, une *cheongsam* en soie bleu nuit dont les manches s'arrêtent aux coudes, a été taillée sur mesure, en tenant compte de son âge et de son statut. Un bracelet en jade massif pend à son poignet. Le bruit qu'il émet en heurtant le bord de la

table est aussi familier que rassurant. Elle a les pieds bandés et une bonne partie de ses manières relèvent d'un héritage tout aussi ancestral. Elle nous interroge régulièrement sur nos rêves et les interprète en fonction des éléments qu'ils contiennent, considérés comme de bon ou de mauvais augure. Elle croit en l'astrologie, nous félicitant et nous blâmant tour à tour pour une chose ou pour une autre, May et moi, sous prétexte que nous sommes respectivement nées sous le signe de la Chèvre et du Dragon.

Maman mène une vie heureuse. Son mariage avec notre père, arrangé par sa famille, semble relativement paisible. Le matin, elle lit les sutras bouddhiques, prend un pousse-pousse pour aller déjeuner chez l'une ou l'autre de ses amies, joue au mah-jong jusqu'en fin d'après-midi et papote avec d'autres épouses du même milieu qu'elle à propos du climat, de l'indolence des domestiques et du peu d'efficacité des médicaments modernes contre le hoquet, la goutte ou les hémorroïdes. Elle n'a vraiment pas de quoi se plaindre, mais une discrète amertume et de constantes récriminations imprègnent tous ses propos. « Les histoires finissent toujours mal », aime-t-elle à répéter. Pourtant, elle est belle et sa démarche ondulante a la délicatesse d'une jeune branche de bambou balancée par la brise.

— Cette paresseuse que nos voisins ont engagée comme domestique ne s'est pas foulée, la nuit dernière, dit-elle. Elle s'est contentée de vider leur pot de chambre dans la rue, on sent encore les effluves de leurs excréments. Et le cuisinier, ajoute-t-elle avec un sifflement désapprobateur, nous a servi des crevettes tellement vieilles que leur odeur m'a coupé l'appétit.

Nous ne la contredisons pas, mais l'odeur qui nous suffoque tous n'émane ni de ces excréments nocturnes ni de crevettes périmées, mais tout sim-

plement d'elle... Comme les domestiques ne sont pas là pour assurer un minimum d'aération dans la pièce, les relents de pus sanguinolents qui filtrent à travers les bandages enveloppant les minuscules pieds de maman me restent littéralement en travers de la gorge.

Maman continue de déverser ses reproches lorsque papa l'interrompt :

— Vous ne pourrez pas sortir ce soir, les filles. Il faut que je vous parle.

Il s'adresse à May, qui le regarde avec l'un de ces sourires dont elle a le secret. Nous ne sommes pas des débauchées, toutefois nous avons des projets pour la soirée et écouter papa nous sermonner parce que nous faisons couler trop d'eau pour notre bain ou que nous laissons toujours des grains de riz au fond de nos bols n'en fait assurément pas partie. La plupart du temps, papa réagit au charme de May en souriant à son tour et en perdant le fil de son propos. Mais cette fois-ci, il cligne des yeux à plusieurs reprises et se tourne vers moi. Je me recroqueville à nouveau sur ma chaise. Il m'arrive de penser que le fait de me faire ainsi toute petite devant mon père est ma seule véritable marque de piété filiale. Je me considère comme une fille de Shanghai, c'est-à-dire comme quelqu'un de moderne. Je refuse de croire à ces préceptes d'obéissance aveugle qu'on enseignait jadis aux filles. Or la vérité, c'est qu'en dépit de l'adoration dont bénéficie ma sœur, nous ne sommes que des filles, May et moi. Aucune de nous deux ne transmettra le nom de notre famille ni n'accomplira le culte des ancêtres, lorsque nos parents nous auront quittées. Nous incarnons la fin de la lignée des Chin, ma sœur et moi. Quand nous étions très jeunes, le peu de valeur que nous représentions faisait que nos parents se souciaient peu de nous canaliser : nous ne méritions pas un tel effort. Par la suite, il se produisit

un phénomène étrange : mes parents tombèrent sous le charme de leur fille cadette, lui vouant un amour aveugle et absolu. Cela nous permit de bénéficier d'une petite marge de liberté. Résultat : les manières souvent négligées de ma sœur passent généralement inaperçues, comme le peu de cas que nous faisons du devoir et du respect filial. Cette attitude que d'aucuns jugeraient indigne et irrespectueuse, nous la qualifions de moderne et de libérée.

— Tu ne vaux même pas une piécette en cuivre, me lance sèchement papa. Je ne sais même pas comment je vais...

— Oh, pa... Arrête de t'en prendre à Perle. Tu as de la chance d'avoir une fille comme elle. Et j'ai encore plus de chance de l'avoir pour sœur.

Nous nous tournons tous vers May. Il en va toujours ainsi, avec elle : quand elle parle, on ne peut pas s'empêcher de l'écouter. Et quand elle se trouve dans une pièce, on ne peut pas s'empêcher de la regarder. Tout le monde l'adore – nos parents, les conducteurs de pousse-pousse qui travaillent pour mon père, les missionnaires qui nous donnent des leçons, les artistes, les révolutionnaires et les étrangers que nous avons été amenées à fréquenter, ces dernières années.

— Tu ne veux pas savoir ce que j'ai fait aujourd'hui ? demande-t-elle d'une voix aussi souple et légère qu'une aile d'oiseau.

À partir de là, je cesse d'exister aux yeux de mes parents. J'ai beau être l'aînée, d'une certaine façon c'est May qui prend soin de moi.

— Je suis allée voir un film au Métropole, poursuit-elle, puis je me suis rendue avenue Joffre pour acheter des chaussures. De là, je n'avais qu'un saut à faire pour me rendre à la boutique de Mme Garnet, à l'hôtel Cathay, afin de récupérer ma nouvelle robe. (May poursuit, une nuance de reproche dans la voix.) Mais elle m'a dit que je ne

pouvais pas l'emporter avant que vous ne lui ayez donné votre accord.

— Une jeune fille n'a pas besoin de s'acheter une robe par semaine, dit doucement maman. Tu ferais mieux d'imiter ta sœur dans ce domaine. Un Dragon n'a que faire des dentelles, des volants et des froufrous. Perle a l'esprit trop pratique pour ça.

— Papa peut se le permettre, rétorque May.

Je vois les mâchoires de mon père se crispier. Est-ce à cause de ce que May vient de dire, ou va-t-il me critiquer à nouveau ? Il ouvre la bouche et s'apprête à parler, mais ma sœur le devance :

— Nous sommes dans le septième mois et la chaleur est déjà insupportable. Quand comptes-tu nous envoyer à Kuling, papa ? Tu ne veux tout de même pas que nous tombions malades, maman et moi ? L'été est tellement désagréable en ville et nous sommes beaucoup mieux dans les montagnes à cette époque de l'année.

May a habilement évité de faire allusion à moi. Or tout son babillage n'est destiné qu'à détourner l'attention de nos parents. Le regard de ma sœur croise le mien et acquiesce imperceptiblement. Puis elle se lève et me lance :

— Viens, Perle. Allons nous préparer.

Je repousse ma chaise, heureuse d'échapper à la désapprobation paternelle.

— Non !

Papa a tapé du poing sur la table. Les plats tressautent. Maman, surprise, a un léger frisson. Je me fige sur place. Les gens dans notre rue admirent mon père pour ses talents commerciaux. Il a vécu le rêve de tous les habitants de Shanghai, aussi bien ceux qui sont nés ici que ceux qui ont débarqué des quatre coins du monde afin d'y faire fortune. Parti de rien, il s'est forgé une belle situation, pour sa famille et lui. Avant ma naissance, il travaillait déjà dans les pousse-pousse, à Canton : l'affaire ne lui

appartenait pas, il était un simple intermédiaire et louait les véhicules 70 cents par jour ; il les sous-louait ensuite pour 90 cents à un autre intermédiaire, qui les louait à son tour 1 dollar par jour à leurs conducteurs. Après avoir mis suffisamment d'argent de côté, il est venu s'installer à Shanghai et a monté sa propre entreprise de pousse-pousse. « J'ai profité des circonstances », aime-t-il répéter, comme sans doute des milliers d'autres personnes en ville. Papa ne nous a jamais dit de quelle manière il est devenu si riche, ni comment ces « circonstances » se sont présentées à lui – et je n'ai jamais eu le courage de le lui demander ! Chacun s'accorde à dire – et cela au sein de la plupart des familles – qu'il vaut mieux ne pas trop s'interroger sur le passé : tout le monde ou presque est venu à Shanghai pour fuir une situation incertaine ou en ayant quelque chose à cacher.

May ne se soucie nullement de tout ça. Je la regarde et je sais exactement ce qu'elle aimerait dire : *Je n'ai pas envie de t'entendre nous répéter que tu n'aimes pas notre coiffure – ou nous reprocher d'exposer nos bras nus et nos mollets. Non, nous ne cherchons pas à décrocher « un travail à plein-temps ». Tu es peut-être mon père, mais malgré tout l'air que tu brasses tu es un homme faible et je ne veux pas t'écouter.* Au lieu de ça, elle se contente d'incliner la tête et de lancer à mon père une œillade qui le laisse sans voix. Elle a appris ce truc quand elle était bébé et l'a perfectionné en grandissant. Son aisance et sa désinvolture feraient fondre n'importe qui. Un léger sourire se forme sur ses lèvres. Elle tapote l'épaule de papa, dont le regard s'attarde sur les ongles de sa fille : elle les a peints, comme moi, après leur avoir appliqué plusieurs couches de jus de balsamine. Toucher quelqu'un – même un membre de sa propre famille – n'est pas complètement tabou, mais ne fait certainement pas

partie de l'usage courant. Dans une famille bien éduquée et digne de ce nom, les gens ne s'embrasent pas, ne s'étreignent pas et ne manifestent aucun signe d'affection. May sait donc pertinemment ce qu'elle fait en posant ainsi la main sur l'épaule de notre père. Profitant de sa surprise et de sa répulsion, elle fait volte-face et je m'empresse de la suivre. Nous avons déjà grimpé quelques marches lorsque papa s'écrie :

— Ne partez pas, s'il vous plaît !

Mais May se contente de rire, comme à son habitude.

— Nous allons travailler ce soir. Ne nous attendez pas.

Je la suis dans l'escalier, où les voix de nos parents nous accompagnent, comme une chanson discordante. C'est maman qui conduit la mélodie :

— Je plains vos futurs maris... « Je veux une nouvelle robe, peux-tu nous acheter des billets pour l'Opéra »...

Papa tient le rôle de la basse, avec sa voix plus grave :

— Revenez... Revenez, je vous en prie... J'ai quelque chose à vous dire...

May les ignore et j'essaie de faire comme elle, admirant la faculté qu'elle a de se boucher les oreilles et de rester insensible à leurs prières. Nous sommes à l'opposé sur ce point, comme sur tant d'autres.

Dès qu'on est en présence de deux sœurs – mais c'est vrai de l'ensemble des enfants d'une même famille, quels que soient leur nombre et leur sexe – les comparaisons sont inévitables. Nous sommes nées, May et moi, dans le village de Yin Bo, à moins d'une demi-journée de marche de Canton. Si trois ans seulement nous séparent, nous ne pourrions pas être plus différentes. Ma sœur est drôle, tandis qu'on me reproche d'être trop sérieuse. Elle est petite avec

des formes séduisantes, alors que je suis grande et maigre. May vient juste de terminer ses études secondaires et la lecture ne l'intéresse pas, en dehors des potins qu'on trouve dans les journaux. J'ai obtenu mon diplôme à l'université il y a cinq semaines à peine.

Ma langue maternelle est le Sze Yup, le dialecte parlé dans les Quatre Districts de la province du Guandong, dont notre famille est originaire. J'ai eu des professeurs anglais et américains depuis l'âge de cinq ans, ce qui fait que je parle anglais quasiment à la perfection. Je maîtrise à peu près couramment quatre langues : l'anglais britannique, l'anglo-américain, le dialecte de Sze Yup (l'une des nombreuses variantes du cantonais) et le dialecte de Wu (une version très particulière du mandarin, parlé uniquement dans la région de Shanghai). Je vis dans une ville internationale et je me sers donc des termes anglais pour désigner des villes ou des régions de la Chine telles que Canton, Chunking ou le Yunan ; je préfère le cantonais *cheongsam* au mandarin *ch'ipao* pour désigner nos robes traditionnelles ; j'utilise indifféremment le mandarin *fan gwaytze* (diables étrangers) ou le cantonais *lo fan* (fantômes blancs) pour parler des Occidentaux ; et je préfère le cantonais *moy moy* au mandarin *mei mei* – qui désignent l'un et l'autre la sœur cadette – quand je fais allusion à May. Ma sœur n'a aucun don pour les langues. Lorsque nous sommes venus nous installer à Shanghai, c'était encore un bébé et elle n'a jamais appris le dialecte de Sze Yup, en dehors de quelques mots désignant des plats ou divers ingrédients. May parle uniquement l'anglais et le dialecte de Wu. Si on laisse de côté les spécificités des dialectes, le mandarin et le cantonais se ressemblent à peu près comme l'anglais et l'allemand – c'est-à-dire qu'ils ont des points communs mais restent incompréhensibles à ceux qui ne les

ont pas appris. Ce pourquoi il nous arrive de profiter de l'ignorance de May, mes parents et moi, et de nous servir du dialecte de Sze Yup pour l'abuser ou lui jouer un tour.

Maman prétend toujours que nous ne pourrions pas changer, May et moi, même si nous le voulions. Ma sœur est censée être aussi docile et placide que la Chèvre, qui est son année de naissance. La Chèvre est le plus féminin de tous les signes, selon maman : élégante, artiste et compatissante, elle a besoin de quelqu'un qui prenne soin d'elle et lui procure la nourriture, l'abri et les vêtements dont elle a besoin. En même temps, elle est connue pour son affection débordante. La chance sourit souvent à la Chèvre en raison de sa nature pacifique et de son cœur dévoué, mais – et c'est là une nuance de taille, selon maman – elle pense d'abord et avant tout à son intérêt et à son propre confort.

Je possède pour ma part le désir dévorant du Dragon, qui ne sera jamais pleinement satisfait. « Aucun lieu ne te sera interdit, grâce à tes larges pattes », me dit souvent maman. Toutefois le Dragon, qui est le plus puissant de tous les signes, a aussi ses mauvais côtés. « Le Dragon est loyal, exigeant, responsable, c'est un dompteur de destinées, dit maman. Mais toi, ma Perle, tu seras toujours gênée par les vapeurs qui émanent de ta bouche. »

Suis-je jalouse de ma sœur ? Comment pourrais-je l'être, alors que je l'adore ? Nous partageons le *Long* (Dragon), le nom de génération qui nous est commun : Perle Long (Dragon de Perle) et May Long (Beau Dragon). May a adopté l'orthographe occidentale pour son prénom, mais en mandarin *mei* signifie beauté – ce qui chez elle n'est pas usurpé. Mon devoir en tant que sœur aînée est de la protéger, de m'assurer qu'elle suive le droit chemin et de faire en sorte que soient préservés sa précieuse existence et l'amour auquel elle a droit dans

notre famille. Bien sûr, il m'arrive parfois d'être en colère contre elle – comme ce jour où elle avait porté sans ma permission ma paire de chaussures italiennes préférée, en soie rose et à talons hauts, et l'avait ramenée en lambeaux, toute gondolée par la pluie. Mais la vérité, c'est que ma sœur m'adore. Je suis sa *jie jie*, sa sœur aînée. Selon la hiérarchie des familles chinoises, je serai toujours au-dessus d'elle, même si mes parents n'ont pas autant d'amour pour moi que pour elle.

Le temps que j'aie regagné notre chambre, May a déjà ôté sa robe, qu'elle abandonne en tas sur le sol. Je referme la porte derrière moi, et sur notre univers de « jeunes beautés ». Nous avons des lits jumeaux symétriques avec des baldaquins de lin blanc à liseré bleu, brodés de motifs représentant des glycines. Dans la plupart des chambres, à Shanghai, on trouve une affiche ou un calendrier où figure une « jeune beauté ». Mais nous, nous en avons plusieurs. Nous posons pour les artistes qui exécutent ces images et nous avons choisi celles que nous préférons pour décorer les murs : May assise sur un canapé, dans une veste en soie couleur citron vert, brandissant une cigarette « Hatamen » dans un porte-cigarette en ivoire ; moi, enveloppée d'hermine, les genoux ramenés sous le menton et fixant l'objectif, adossée à une colonne érigée devant un lac mythique (il s'agit d'une publicité pour les pilules roses du Dr Williams, destinées aux personnes ayant la peau trop claire) ; nous deux enfin, assises côte à côte dans un boudoir élégant et tenant chacune dans nos bras un bébé joufflu – symbole de richesse et de prospérité – pour vanter les mérites d'une marque de lait en poudre destinée aux nourrissons, preuve que nous sommes des mères modernes, ayant recours aux inventions les plus modernes pour élever notre progéniture moderne.

Je traverse la pièce et rejoins May devant l'armoire. C'est à cet instant-là que notre journée commence vraiment. Nous allons poser ce soir pour Z. G. Li, le plus talentueux des peintres spécialisés dans les réclames, les calendriers et les affiches des « jeunes beautés ». La plupart des familles seraient scandalisées que leurs filles servent ainsi de modèles et s'absentent souvent toute la nuit. Mes parents l'étaient d'ailleurs, au début. Mais lorsque nous avons commencé à gagner de l'argent, leurs scrupules se sont envolés. Papa s'est chargé de placer nos revenus, en nous disant que lorsque nous tomberions amoureuses et déciderions de nous marier, nous n'arriverions pas les mains vides dans les familles de nos futurs époux.

Nous sélectionnons plusieurs *cheongsam* assorties, susceptibles d'évoquer la fraîcheur printanière et la promesse du bonheur auprès des futurs acheteurs du produit dont nous nous apprêtons à faire la promotion. Je porte finalement mon choix sur une robe en soie couleur pêche, rehaussée de broderies écarlates. Elle me moule si étroitement le corps que le tailleur a dû la fendre sur le côté plus haut que d'ordinaire, afin que je puisse marcher. Des grenouilles du même rouge que les broderies apparaissent au niveau du col, en travers de la poitrine, sous l'aisselle et le long du flanc droit. May se glisse quant à elle dans une *cheongsam* de soie jaune pâle, brodée d'infimes fleurs blanches aux étamines rouges, et arborant elle aussi des grenouilles écarlates. Son col mandarin monte si haut qu'il lui effleure les oreilles et ses manches courtes soulignent la minceur de ses bras. Elle donne à ses sourcils la forme des feuilles de saule – longues, fines, épurées – tandis que je me tamponne les joues avec de la poudre de riz pour estomper leur rougeur. Nous enfilons ensuite nos escarpins vermillon à

talons hauts et complétons le tout par un rouge à lèvres assorti.

Récemment, nous avons coupé nos longs cheveux et adopté les permanentes. May sépare les miens avec soin et rabat les boucles derrière mes oreilles, d'où elles émergent comme des pétales de pivoine noirs. Je peigne ensuite les siens, de manière à ce que ses boucles encadrent son visage. Nous complétons cela par des boucles d'oreilles en cristal rose, des bagues de jade et des bracelets d'or. Nos regards se croisent dans le miroir. Les nombreuses images qui nous représentent sur les affiches viennent s'ajouter à notre reflet. Nous restons quelques instants ainsi, savourant cette image de nous-mêmes. Nous avons respectivement dix-huit et vingt et un ans. Nous sommes jeunes, nous sommes belles, et nous vivons dans le Paris de l'Asie.

Nous descendons les escaliers quatre à quatre, lançons un rapide bonsoir à la cantonade et émergeons dans la nuit de Shanghai. Notre maison est située dans le quartier de Hongkew, juste en face de la rade de Soochow. Elle ne fait pas partie de la Concession internationale proprement dite, mais celle-ci est suffisamment proche pour que nous nous sentions à l'abri de toute invasion étrangère. Nous ne sommes pas extrêmement riches – toutefois cette notion n'est-elle pas toujours relative ? Selon les normes anglaises, américaines ou japonaises, nous nous en sortons à peine, mais selon les critères chinois nous sommes à la tête d'une véritable fortune – même si certains de nos compatriotes ici ont amassé des fortunes colossales, bien supérieures à celles de nombreux étrangers. Nous sommes des *kaoten Huajen* – des Chinois d'en haut, ayant adopté la religion du *ch'ung yang*, c'est-à-dire idolâtrant tout ce qui vient de l'étranger. Cela va de l'occidentalisation de nos prénoms à l'amour du cinéma, du fromage et du bacon. En tant que membres de la

*bu-er-ch'iao-ya* – de la classe bourgeoise –, notre famille est suffisamment prospère pour que nos sept domestiques prennent leurs repas à tour de rôle sur les marches de notre perron, pour bien montrer aux conducteurs de pousse-pousse et aux mendiants qui passent que les employés de la famille Chin disposent d'un toit et mangent à leur faim.

Nous marchons jusqu'à l'angle de la rue et discutons avec plusieurs conducteurs de pousse-pousse, pieds nus et débraillés, afin d'obtenir le meilleur prix. Puis nous grimpons dans le véhicule et nous asseyons côte à côte.

— À la Concession française ! lance May.

Les muscles du jeune homme se contractent sous l'effort qu'il doit faire pour lancer son véhicule, puis il atteint rapidement une certaine vitesse, ce qui soulage la tension que supportent ses épaules et son dos. Il tracte notre pousse-pousse comme une bête de somme, bien que j'éprouve pour ma part un sentiment de totale liberté. Le jour, j'emporte toujours un parasol lorsque je vais faire du shopping, rendre visite à une amie ou donner mes cours d'anglais, mais la nuit, je n'ai pas à m'inquiéter pour mon teint. Assise bien droite, je prends une profonde inspiration et jette un regard à May. Elle est tellement insouciant qu'elle laisse la brise soulever les pans de sa *cheongsam*, ce qui lui dénude les jambes jusqu'à mi-cuisse. Elle qui est un peu aguicheuse ne pourrait pas rêver d'un meilleur endroit que Shanghai pour mettre en valeur ses talents, son rire, sa peau splendide et le charme de sa conversation.

Nous franchissons le pont qui traverse la rade de Soochow puis obliquons sur la droite, laissant derrière nous le Whangpoo et ses effluves nauséabonds d'huile, de charbon, d'algues et d'eaux usées. J'aime Shanghai. C'est une ville absolument unique en Chine. Au lieu des maisons traditionnelles aux toits recourbés et aux tuiles vernissées, nous avons des

*mo t'ien talou* – littéralement : de grands bâtiments magiques – qui se dressent dans le ciel. Au lieu des portails en forme de lune, des paravents destinés à nous protéger des esprits, des fenêtres au treillis serré et des colonnes laquées de rouge, nous avons des immeubles néo-classiques en granite, ornés de ferronneries Art déco, de verre gravé et de motifs géométriques. Et au lieu des bosquets de bambous le long des cours d'eau ou des saules pleureurs dont les branches effleurent la surface des bassins, nous avons des villas européennes aux façades strictes et aux élégants balcons, des allées de cyprès et des pelouses soigneusement entretenues, agrémentées de parterres fleuris. La vieille ville chinoise abrite toujours ses temples et ses jardins, mais le reste de Shanghai se prosterne devant les dieux du commerce, de la richesse, de l'industrie et du péché. La ville possède des comptoirs où les marchandises sont déchargées et stockées, des champs de courses pour les chevaux et les lévriers, d'innombrables salles de cinéma et une multitude de clubs voués à la danse, à la consommation d'alcool et au commerce charnel. Shanghai est la patrie idéale des millionnaires et des mendiants, des gangsters et des flambeurs, des patriotes et des révolutionnaires, des artistes et des seigneurs de la guerre – et bien sûr de la famille Chin.

Notre conducteur nous entraîne dans des ruelles juste assez larges pour permettre le passage des piétons, des pousse-pousse et des charrettes équipées de bancs qui transportent quelques passagers, moyennant finance. Il débouche enfin sur Bubbling Well Road et s'engage dans l'élégant boulevard, sans se soucier du flot des Chevrolet, des Daimler et des Isotta-Fraschini qui défilent à toute allure. À un feu rouge, une cohorte d'enfants se faufilent à travers les voitures et s'attroupent autour de notre pousse-pousse, tirant sur nos vêtements pour nous quémander

un peu d'argent. Chaque bâtiment que nous longeons déverse ses odeurs de mort et de décrépitude, de gingembre et de canard laqué, d'encens et de parfums français. Les voix tonitruantes des natifs de Shanghai, le cliquetis régulier des bouliers et le chuintement métallique des pousse-pousse arpentant les rues – tout cet arrière-plan sonore témoigne que je me trouve bien chez moi.

Notre jeune conducteur s'arrête à la frontière qui sépare la Concession internationale de la Concession française. Nous le payons, traversons la rue – en contournant le cadavre d'un enfant abandonné sur le trottoir – et dénichons un autre pousse-pousse, que sa licence autorise à pénétrer dans la Concession française. Nous lui donnons l'adresse de Z. G., avenue La Fayette.

Notre nouveau conducteur est encore plus sale et transpire encore plus que le précédent. Sa chemise en lambeaux dissimule à peine son torse aux contours squelettiques. Il hésite un instant avant de s'engager dans l'avenue Joffre. Si son nom est français, l'artère est essentiellement occupée par des Russes blancs. Des panneaux en caractères cyrilliques s'étalent sur les façades et de délicieuses odeurs de pain frais et de gâteaux s'échappent des boulangeries russes. Les échos de la musique et de la danse se déversent déjà des clubs. Tandis que nous approchons de l'appartement de Z. G., le quartier change encore d'allure. Nous franchissons l'allée de la Recherche du Bonheur, qui abrite plus de cent cinquante bordels. C'est dans cette rue que les Fleurs Célèbres de Shanghai – les plus talentueuses prostituées de la ville – sont élues chaque année, avant de faire la une des magazines.

Notre conducteur nous dépose et nous le payons. Pendant que nous grimpons jusqu'au troisième étage l'escalier branlant de l'immeuble où habite Z. G., je redonne du bout des doigts un peu de

volume à mes cheveux, m'humecte les lèvres et ajuste ma *cheongsam* afin qu'elle retombe impeccablement sur mes hanches. Lorsqu'il ouvre la porte, je suis une fois de plus frappée par la beauté de Z. G. : son épaisse crinière noire, quelque peu hirsute, ses grosses lunettes rondes à monture métallique, l'intensité de son regard, ainsi que toute son attitude, qui trahit ses longues nuits de veille, son tempérament artistique et sa ferveur politique. Je suis relativement grande, mais il l'est encore plus. C'est une des choses que j'aime en lui.

— Vous portez la tenue idéale ! s'exclame-t-il avec enthousiasme. Entrez, entrez !

Nous ne savons jamais à l'avance en quoi consistera notre séance de pose. Récemment, les jeunes femmes jouant au minigolf, s'apprêtant à plonger au bord d'une piscine ou brandissant un arc pour décocher une flèche se sont avérées extrêmement populaires. Avoir l'air efficace et en bonne santé, voilà l'idéal. Qui sera le mieux à même d'élever les futurs enfants de la Chine ? Réponse : les femmes qui savent jouer au tennis, conduire une voiture, fumer une cigarette, tout en ayant l'air aussi disponibles, mutines et sophistiquées que possible. Z. G. va-t-il nous demander de poser comme si nous nous apprêtions à nous rendre à un thé dansant ? Ou va-t-il composer une scène totalement fictive, qui exigera que nous nous costumions ? May va-t-elle se transformer en Mulan, la grande guerrière, ressuscitée pour les besoins d'une marque de vin ? Vais-je me déguiser en Du Liniang, l'héroïne du *Pavillon des pivoinés*, pour vanter les mérites de la savonnette Lux ?

Z. G. nous entraîne devant le décor qu'il a déjà dressé : un coin d'intérieur confortable, avec un fauteuil bien rembourré, un paravent chinois minutieusement sculpté et un grand vase en céramique orné d'un motif alambiqué, d'où émergent quelques

branches de prunier en fleur, censées donner une illusion de fraîcheur.

— Aujourd'hui, annonce-t-il, nous vendons les cigarettes « My Dear ». May, je voudrais que tu t'installés dans le fauteuil.

Une fois ma sœur assise, il se recule et la fixe intensément. J'aime Z. G. à cause de la gentillesse et de la sensibilité dont il fait preuve à l'égard de ma sœur. Elle est encore jeune, après tout, et la plupart des jeunes filles bien élevées sont loin de se livrer à ce genre d'activité.

— Détends-toi, lui dit-il. Comme si tu avais passé toute la nuit dehors et que tu t'apprêtais à confier un secret à une amie.

Après avoir installé May, Z. G. m'appelle à mon tour. Il me prend par les hanches et me fait pivoter jusqu'à ce que je sois en appui contre le dossier du fauteuil.

— J'aime ta silhouette élancée et tes longues jambes, me dit-il en disposant mon bras vers l'avant, de façon à ce que mon poids repose sur ma main tandis que je me penche vers May.

Il écarte mes doigts, séparant l'auriculaire des autres. Sa main s'attarde un moment, puis il se recule pour considérer sa composition. Apparemment satisfait, il nous tend les cigarettes.

— Maintenant, Perle, penche-toi vers May comme si tu voulais allumer ta cigarette à l'extrémité de la sienne.

J'obéis. Il s'avance une dernière fois pour déplacer une boucle de cheveux de May et incliner son menton afin que la lumière souligne mieux ses pommettes. C'est peut-être moi que Z. G. préfère peindre – et même effleurer de la main, provoquant en moi de troubles élans – mais le visage de May pourrait vendre n'importe quoi, des allumettes aux carburateurs.

Z. G. s'installe derrière son chevalet. Il n'aime pas que nous parlions pendant qu'il travaille, mais essaie de nous distraire en mettant de la musique sur son phonographe ou en nous tenant des propos badins.

— Perle, pourquoi sommes-nous ici ? Pour nous amuser ou pour gagner de l'argent ? (Il n'attend pas ma réponse, sa question étant purement rhétorique.) Pour ternir ou redorer notre réputation ? Ni l'un ni l'autre, à mon avis. Notre activité est d'un autre ordre. Shanghai est le centre de la beauté et de la modernité. Les Chinois aisés peuvent s'offrir tous les produits qu'ils voient sur nos calendriers. Ceux qui ont moins d'argent peuvent espérer les acquérir un jour. Quant aux pauvres, ma foi, ils doivent se contenter de rêver.

— Lu Hsün pensait autrement, intervient May.

Je pousse un soupir agacé. Tout le monde admire Lu Hsün, le grand écrivain qui est mort l'an dernier, mais cela n'autorise pas May à parler de lui pendant que nous posons. Je me tiens néanmoins tranquille et garde la pose.

— Il rêvait d'une Chine moderne, poursuit May, débarrassée des *lo fan* et de leur influence. Et il se montrait plutôt critique à l'égard des « jeunes beaux ».

— Je sais, je sais, répond Z. G. d'une voix égale.

Je suis surprise par les connaissances de ma sœur. Elle n'a jamais été une grande lectrice, c'est le moins qu'on puisse dire. Elle doit chercher à impressionner Z. G. et cela marche apparemment assez bien.

— J'étais présent le soir où il a prononcé ce discours, poursuit le peintre. Tu aurais bien ri, May — et toi aussi, Perle. Il a justement montré à l'assistance un calendrier où vous figuriez toutes les deux.

— Lequel ? demandé-je en rompant mon silence.

— Il ne s'agissait pas de l'un des miens, mais il vous représente en train de danser le tango. C'est toi, Perle, qui mènes ta partenaire et renverses May en arrière. L'image est assez...

— Je m'en souviens très bien ! lance May. Maman était très fâchée quand elle l'a vue. Tu te rappelles, Perle ?

Je m'en souviens parfaitement moi aussi. Maman avait récupéré cette affiche dans la boutique de Nanking Road où elle achète les serviettes destinées à la « petite visiteuse mensuelle ». Elle avait poussé les hauts cris, nous accusant de jeter l'opprobre sur la famille Chin en nous comportant comme des danseuses russes ou de vulgaires entraîneuses. Nous avons essayé de lui expliquer que les calendriers des « jeunes beautés » expriment au contraire les valeurs traditionnelles et la piété filiale. Les commerçants les offrent à leurs meilleurs clients au moment du Nouvel An, tant chinois qu'occidentaux, ou à l'occasion d'une promotion spéciale. Certains finissent chez les colporteurs des rues, qui les revendent aux pauvres pour quelques piécettes. Ces calendriers, avons-nous insisté, sont sans doute les objets les plus précieux aux yeux de la plupart des Chinois, même si nous ne partageons pas nous-mêmes cette croyance. Qu'ils soient riches ou pauvres, les gens règlent leur vie en fonction du soleil, de la lune, des étoiles – et, à Shanghai, des marées du Whangpoo. Jamais ils n'entreprendront une tractation commerciale, ne détermineront la date d'un mariage ou ne commenceront à planter leur riz sans tenir compte des auspices du *feng shui*. Tous ces renseignements figurent dans les calendriers des « jeunes beautés », qui servent ainsi d'almanachs et permettent de déterminer l'ensemble des facteurs relatifs à l'année en cours, qu'ils soient favorables ou potentiellement dangereux. Ils offrent de surcroît la possibilité de décorer

pour une somme modique les foyers des plus démunis.

— Nous embellissons la vie des gens, avait expliqué May. C'est pour cela qu'on nous appelle les « jeunes beautés ».

Mais maman ne s'était calmée qu'après avoir appris qu'il s'agissait d'une publicité pour l'huile de foie de morue.

— Nous participons à la campagne pour la santé des enfants, avait dit May. Tu devrais être fière de nous !

Maman avait finalement accroché le calendrier à la cuisine, près du téléphone, ce qui lui permettait de noter sur nos bras et nos jambes dénudés des numéros importants – ceux du marchand de lait de soja, de l'électricien, de Mme Garnet – ou les dates d'anniversaire des domestiques. Nous faisons néanmoins attention, depuis cet incident, aux affiches que nous ramenions à la maison. Et nous redoutions parfois que certaines d'entre elles ne finissent par tomber entre ses mains, offertes par l'un ou l'autre des commerçants du quartier.

— Lu Hsün prétend que ces affiches sont dépravées et dégoûtantes, reprend May sans pratiquement bouger les lèvres, afin de ne pas altérer son sourire. Il dit que les femmes qui posent pour ces images sont malades – et que cette maladie n'est pas due à la société...

— Mais qu'elle provient des peintres, conclut Z. G. à sa place. Il considère notre activité comme décadente et affirme qu'elle n'aidera en rien la révolution. Mais dis-moi, ma petite May, comment la révolution pourrait-elle se faire sans nous ? Ne réponds pas... Reste assise et tiens-toi tranquille, sinon nous allons y passer la nuit.

Je suis heureuse que le silence revienne. Si j'étais née autrefois, avant la République, il y a belle lurette qu'il m'aurait fallu rejoindre le domicile de

mon futur mari, enfermée dans un palanquin laqué de rouge. J'aurais déjà mis au monde plusieurs enfants, en priant chaque fois pour que ce soient des fils. Mais je suis née en 1916, durant la quatrième année de la République. Le bandage des pieds a été banni et la vie des femmes a profondément changé. À Shanghai, les gens considèrent désormais les mariages arrangés comme une pratique rétrograde. Tout le monde veut se marier par amour. En même temps, nous croyons à l'amour libre. Ce qui ne signifie pas que je sois prête à donner ma virginité au premier venu. Mais si Z. G. me le demandait, j'accepterais volontiers.

Il m'a disposée de telle façon que mon visage se trouve en angle droit par rapport à celui de May, et pourtant je ne dois pas le quitter des yeux. Je garde la pose et le dévisage, en songeant à notre avenir commun. L'amour libre est une chose, mais je veux que nous nous mariions. Toutes les nuits, pendant qu'il peint, je songe aux grandes réceptions auxquelles j'ai déjà assisté et j'imagine celle qu'organisera mon père pour notre mariage, à Z. G. et moi.

Un peu avant dix heures, nous entendons l'appel du marchand qui vend des soupes *wonton* :

— Une soupe bien chaude vous aide à transpirer... Cela rend la peau et la nuit plus douce...

Z. G. se fige, le pinceau à la main, et fait mine de se demander où il va poser sa prochaine touche, attendant de voir laquelle de nous deux craquera la première.

Au moment où le marchand passe au pied de l'immeuble, May bondit brusquement en s'exclamant :

— Je n'y tiens plus !

Elle se précipite à la fenêtre, hèle le marchand et lui adresse notre commande habituelle. Puis à l'aide d'une corde que nous avons fabriquée en nouant bout à bout plusieurs paires de bas de soie, elle fait

descendre un bol. Le marchand nous fait successivement monter par ce moyen plusieurs bols de soupe, que nous avalons avec appétit. Cet intermède terminé, nous reprenons nos places et nous remettons au travail.

Peu après minuit, Z. G. repose son pinceau.

— C'est tout pour aujourd'hui, dit-il. Je continuerai le décor en attendant votre prochaine séance. Et maintenant, sortons !

Tandis qu'il se change, revêtant un costume à rayures, une cravate et un feutre mou, nous nous étirons, May et moi, pour délasser nos membres engourdis, avant de nous peigner et de nous remaquiller. Et nous voilà bientôt tous les trois dans la rue, bras dessus bras dessous, longeant l'immeuble en riant tandis que les marchands derrière leurs stands nous détaillent leurs spécialités du jour :

— Noix de *gingko* brûlantes ! Bien grosses et bien soufflées !

— Prunes à la vapeur saupoudrées de réglisse ! Dix cents seulement le sachet !

Il y a des vendeurs de pastèques à chaque coin de rue, tous promettant le fruit le plus sucré, le plus frais et le plus juteux de la ville. Aussi alléchantes que soient leurs promesses, nous les ignorons : pour que leurs pastèques soient plus lourdes, la plupart leur injectent de l'eau prélevée dans le fleuve ou dans l'une des baies de la ville. Une simple bouchée suffirait à vous donner la dysenterie, sans parler de la typhoïde ou du choléra...

Nous arrivons au « Casanova », où des amis doivent nous rejoindre plus tard. On nous reconnaît, May et moi, en tant que « jeunes beautés » et on nous installe à une bonne table, près de la piste de danse. Nous commandons du champagne et Z. G. m'invite à danser. J'aime la manière dont il me tient tandis que nous tournoyons sur la piste. Au bout

de deux morceaux, je regarde notre table où May est restée assise, seule dans son coin.

— Peut-être devrais-tu inviter ma sœur à danser, lui dis-je.

— Si tel est ton souhait...

Nous regardons notre table. Z. G. prend la main de May. L'orchestre vient d'entamer un slow. May pose sa tête contre la poitrine de Z. G., comme si elle écoutait son cœur. Le peintre la fait évoluer avec grâce au milieu des autres couples. Son regard croise soudain le mien et il me sourit. J'ai de vrais rêves de gamine : je songe à notre nuit de noces, à la vie que nous mènerons une fois mariés, aux enfants que nous aurons...

— Te voilà donc !

Je sens un petit baiser sur ma joue, relève les yeux et aperçois mon amie Betsy Howell.

— Il y a longtemps que vous attendez ? reprend-elle.

— Nous venons d'arriver. Assieds-toi. Où est le serveur ? Il va falloir recommander du champagne. As-tu déjà mangé ?

Nous nous asseyons côte à côte, Betsy et moi. Puis nous trinquons et buvons une gorgée de champagne. Betsy est américaine. Son père travaille pour le Département d'État. Je l'apprécie beaucoup, ainsi que sa mère, parce qu'ils m'aiment bien et n'interdisent pas à leur fille de fréquenter une Chinoise, contrairement à tant de parents étrangers. Nous nous sommes connues toutes les deux à la mission méthodiste où l'on m'avait envoyée apprendre les manières occidentales. Est-ce ma meilleure amie ? Honnêtement, non : ma meilleure amie, c'est May. Betsy est loin derrière, en deuxième position.

— Tu es belle, ce soir, lui dis-je. J'aime beaucoup ta robe.

— Encore heureux ! C'est toi qui m'as aidé à la choisir. J'aurais tout l'air d'une vache si tu n'étais pas là.

Betsy est un peu trapue et elle est affligée d'une de ces mères américaines à l'esprit pratique, qui n'ont pas la moindre notion de la mode. Je l'ai donc entraînée chez une couturière qui lui a confectionné quelques vêtements dignes de ce nom. Elle est assez élégante ce soir dans son fourreau de satin vermillon. Une broche rehaussée d'un saphir et d'un diamant est épinglée au-dessus de son sein gauche. Ses boucles blondes retombent négligemment sur ses épaules constellées de taches de rousseur.

— Regarde comme ils sont mignons, me dit-elle en désignant du menton Z. G. et May.

Nous les regardons danser, tout en échangeant des potins sur nos anciennes copines. Lorsque le morceau prend fin, Z. G. et May regagnent notre table. Il a la chance d'avoir trois femmes autour de lui ce soir et il se comporte en galant homme, nous invitant à danser à tour de rôle. Il est près d'une heure du matin lorsque Tommy Hu arrive. Les joues de May s'empourprent légèrement lorsqu'elle l'aperçoit. Maman a joué au mah-jong avec ses parents pendant des années et les deux familles ont toujours rêvé de s'unir. Elle sera donc ravie lorsqu'elle entendra parler de cette rencontre.

À deux heures du matin, nous revoici dans la rue. Nous sommes en juillet, l'atmosphère est humide et chaude. Tout le monde est encore debout, y compris les vieillards et les enfants. C'est l'heure d'aller manger un morceau.

— Tu viens avec nous ? demandé-je à Betsy.

— Je ne sais pas. Où allez-vous ?

Tous les regards se portent sur Z. G. Il lance le nom d'un café de la Concession française, connu pour être le repaire des intellectuels, des artistes et des communistes.

Betsy n'hésite plus.

— Dans ce cas, en route ! Prenons la voiture de mon père.

Le Shanghai que j'aime est un espace fluide et mouvant, où se croisent les gens les plus passionnants. Parfois, Betsy m'emmène prendre un café américain, accompagné de toasts beurrés ; parfois, c'est moi qui l'emmène dans une ruelle étroite pour manger des *hsiao ch'ih* – des petites boulettes de riz gluant enveloppées dans des feuilles de roseau – ou des gâteaux composés d'un mélange de sucre et de pétales de canéficier. Betsy est d'humeur aventureuse quand elle est avec moi. Elle m'a accompagnée un jour dans la vieille ville chinoise, pour acheter des cadeaux bon marché. Je suis parfois un peu nerveuse quand j'entre pénètre dans les parcs de la Concession internationale : jusqu'à ce que j'aie dix ans, ils étaient interdits aux Chinois, en dehors des *amah* qui promenaient les enfants des étrangers et des jardiniers chargés d'entretenir les pelouses. Mais je n'ai jamais peur quand je suis en compagnie de Betsy, qui fréquente ces parcs depuis sa plus tendre enfance.

Le café est sombre et enfumé, nous ne nous y sentons pourtant pas déplacés, même avec nos vêtements chics. Nous rejoignons un groupe d'amis de Z. G. Tommy et May s'installent un peu à l'écart de notre table, pour parler tranquillement et éviter une discussion animée concernant les véritables « propriétaires » de notre ville : s'agit-il des Anglais, des Américains, des Français ou des Japonais ? Les Chinois sont largement plus nombreux que tous les étrangers réunis, y compris dans la Concession internationale, mais n'ont pratiquement aucun droit. Nous ne nous inquiétons guère de savoir si nous pourrions témoigner contre un étranger devant un tribunal, May et moi, ou si l'on nous laisserait pénétrer dans l'un de leurs clubs privés, mais Betsy vient d'un autre monde.

— D'ici la fin de l'année, dit-elle en nous fixant de ses grands yeux clairs, plus de vingt mille

cadavres auront été ramassés dans les rues de la Concession internationale. On en aperçoit tous les jours, et je n'ai pourtant pas l'impression que cela empêche de dormir le moindre d'entre vous.

Betsy croit à la nécessité du changement. On pourrait bien sûr se demander comment elle fait pour nous supporter, May et moi, alors que nous ignorons délibérément ce qui se passe autour de nous...

— Tu nous demandes peut-être si nous aimons notre pays ? intervient Z. G. Il y a deux sortes d'amour, pourrait-on dire : le *ai kuo*, l'amour que l'on ressent pour son pays et pour son peuple ; et le *ai jen*, le sentiment qu'on éprouve pour celle que l'on aime. Le premier relève du patriotisme, le second du romantisme. (Il me regarde et je me sens rougir.) Ne pouvons-nous avoir les deux ?

Il est près de cinq heures du matin lorsque nous quittons le café. Betsy nous salue de la main, monte dans la voiture de son père et s'éloigne. Nous souhaitons bonne nuit – ou bonne journée – à Z. G. et Tommy et hélons un pousse-pousse. Cette fois encore, il nous faut changer de véhicule à la frontière qui sépare la Concession française de la Concession internationale. Le pousse-pousse emprunte ensuite les rues pavées qui nous ramènent jusque chez nous.

La ville, comme une vaste mer, ne s'endort jamais. La nuit reflue, le cycle et le rythme du matin se remettent en route. Les hommes chargés des ordures poussent leurs charrettes dans les ruelles en criant : « Videz vos pots de chambre ! C'est l'heure du ramassage ! Videz vos pots de chambre ! » Shanghai est peut-être l'une des premières villes à posséder le gaz, l'électricité, le téléphone et l'eau courante, mais en matière d'hygiène, elle laisse encore à désirer... Pourtant, les paysans des campagnes environnantes paient un bon prix pour récu-

pérer nos déjections, censées être particulièrement fertiles à cause de la teneur de nos aliments. Les collecteurs d'excréments seront suivis par les marchands qui proposent la nourriture du matin : bouillies à base de graines de lotus et d'abricot, gâteaux de riz à la vapeur à la rose et au sucre blanc, œufs aux cinq épices cuits dans des feuilles de thé...

Nous arrivons chez nous et payons le conducteur, avant de soulever le loquet du portail et de remonter l'allée jusqu'à la porte d'entrée. L'humidité de la nuit qui persiste accentue le parfum des fleurs, des arbustes et des arbres, nous enivrant de la senteur du jasmin, des magnolias et des pins miniatures que fait pousser notre jardinier. Nous grimpons les marches de pierre et franchissons l'écran de bois sculpté qui empêche les mauvais esprits de pénétrer dans la maison – à en croire les superstitions maternelles. Nos talons résonnent sur le parquet lorsque nous traversons l'entrée. La lumière est encore allumée au salon, sur notre gauche. Papa est éveillé, il nous a attendues.

— Asseyez-vous et laissez-moi parler, dit-il en désignant le canapé installé face à lui.

Je lui obéis et croise les chevilles, les mains sur mes genoux. Si une tempête se prépare, autant avoir l'air sage. Le regard préoccupé que mon père avait ces dernières semaines se fige et se durcit brusquement. Les mots qu'il prononce alors vont changer le cours de ma vie.

— J'ai arrangé vos deux mariages, dit-il. La cérémonie aura lieu après-demain.

## Les hommes de la Montagne d'Or

— Ce n'est pas drôle, dit May avec un petit rire.

— Je ne plaisante pas, dit papa. J'ai bel et bien arrangé vos mariages.

J'ai du mal à réaliser ce qu'il vient de dire.

— Que se passe-t-il ? dis-je. Maman est malade ?

— Je vais te le dire, Perle. Il faut que tu te décides à m'écouter et à respecter mes ordres. Je suis votre père et vous êtes mes filles. Telle est la situation.

J'aimerais pouvoir exprimer combien ce qu'il dit me semble absurde.

— Jamais je ne ferai une chose pareille ! s'exclame May avec indignation.

J'essaie de raisonner mon père :

— Ces temps anciens sont révolus. Nous ne sommes plus à l'époque où vous vous êtes mariés, maman et toi.

— Ta mère et moi nous sommes mariés deux ans après la proclamation de la République, répond-il d'une voix maussade, mais là n'est pas la question.

— Votre mariage n'en avait pas moins été arrangé, rétorqué-je. A-t-il fallu que tu répondes aux questions d'une entremetteuse concernant nos talents en matière de couture et de broderie ? (Le sarcasme est perceptible dans ma voix.) Pour ma dot, as-tu pensé à m'acheter une chaise percée décorée du motif du phénix et du dragon, symbolisant la perfection de cette union ? Et une autre pour

May, remplie à titre propitiatoire d'œufs peints en rouge destinés à sa belle-famille, afin qu'elle ait de nombreux enfants ?

— Tu peux bien dire ce que tu veux, répond papa en haussant les épaules. Tu ne t'en marieras pas moins pour autant.

— Jamais je ne ferai une chose pareille ! répète May. Tu ne peux pas m'y obliger.

Elle a toujours été douée pour les larmes et éclate brusquement en sanglots.

Voyant que papa ne fait même pas attention à elle, je comprends que la situation est sérieuse. Il me dévisage comme s'il me voyait pour la première fois.

— Ne me dis pas que tu comptais te marier par amour, lance-t-il sur un ton à la fois cruel et triomphant. Personne ne se marie par amour. Et cela n'a pas été mon cas.

Je prends une profonde inspiration, me retourne et aperçois ma mère, encore en pyjama, dans l'embrasure de la porte. Nous la regardons traverser la pièce sur ses pieds bandés, de sa démarche ondulante, avant de s'effondrer dans un fauteuil sculpté en bois de poirier. Elle croise les mains et baisse les yeux. Au bout d'un moment, des larmes apparaissent au bord de ses paupières et tombent sur ses mains jointes. Personne ne dit un mot.

Je me redresse sur ma chaise, aussi droite que possible, de manière à pouvoir regarder mon père de haut, en sachant pertinemment qu'il déteste ça. Puis je prends la main de May. Nous sommes fortes si nous sommes ensemble. Et nous avons nos économies.

— Je parle pour nous deux, dis-je à mon père, et je te demande respectueusement de nous rendre l'argent que nous t'avons confié.

Une grimace déforme le visage de mon père.

— Nous sommes suffisamment grandes à présent pour aller vivre de notre côté, poursuis-je. Nous louerons un appartement, May et moi, et gagnerons notre vie comme nous l'entendons. Nous comptons décider nous-mêmes de l'avenir qui nous attend.

Tandis que je parle, May opine du menton en souriant à papa, mais les larmes qui sillonnent son visage atténuent une partie de son charme.

Maman trouve le courage de murmurer :

— Je ne veux pas que vous partiez vivre ailleurs.

— Cela ne risque pas d'arriver, de toute façon, dit papa. Nous n'avons plus d'argent. Et cela vaut pour le vôtre autant que pour le mien.

Un silence accablé s'installe à nouveau dans la pièce. Ma sœur et ma mère me laissent le soin de lui demander :

— Qu'as-tu donc fait ?

Dans son désespoir, papa rejette la faute sur nous :

— Ta mère est toujours en train de jouer avec ses amies. Quant à vous deux, vous dépensez sans compter. Aucune parmi vous n'est capable de voir ce qui se passe sous son nez.

Il n'a pas tort. La veille encore, je me demandais où étaient passés le lampadaire, les appliques murales, le ventilateur et...

— Que sont devenus nos domestiques ? lancé-je. Où sont Pansy, Ah Fong et...

— Je les ai congédiés, dit papa. Ils nous ont tous quittés, à l'exception du jardinier et du cuisinier.

Ces deux-là, il était bien obligé de les garder. Sinon, le jardin périlcliterait vite et nos voisins comprendraient que quelque chose ne tourne pas rond. Quant au cuisinier, impossible de se passer de lui : maman est incapable de faire à manger, elle se contente de lui donner des ordres. Et May et moi ne serions pas fichues de préparer le moindre plat. Nous ne nous sommes jamais souciées d'apprendre

à cuisiner, tellement nous étions loin de nous imaginer que cela pourrait un jour nous être utile. Mais le boy ? Les domestiques de papa ? Les deux servantes ? Et l'assistant du cuisinier ? Comment papa a-t-il pu causer du tort à tant de gens ?

— Tu as perdu cet argent au jeu ? Eh bien, regagne-le ! lancé-je sans ménagement. C'est ce que tu fais d'habitude.

Mon père a beau avoir la réputation d'être un homme important, je l'ai toujours vu pour ma part comme quelqu'un d'inefficace et de faible. Rien qu'à la façon dont il me regarde en ce moment, je lis en lui comme dans un livre ouvert.

— La situation est à ce point dramatique ?

J'ai beau être en colère – comment ne le serais-je pas ? –, je ressens un sentiment croissant de pitié à l'égard de mon père, et plus encore de ma mère. Que va-t-il leur arriver ? Qu'allons-nous tous devenir ?

Papa baisse les yeux.

— Tout y est passé, dit-il. La maison, l'entreprise de pousse-pousse, vos économies, ce que j'avais pu mettre de côté... Nous n'avons plus rien.

Au bout d'un long moment, il relève la tête et me dévisage à nouveau. Son regard implorant est empli de remords et de détresse.

— Les histoires finissent toujours mal, ajoute maman, comme si ses sombres prédictions venaient enfin de se réaliser. On ne peut rien contre le mauvais sort.

Papa l'ignore et en appelle à mon sens de la piété filiale, ainsi qu'à mes devoirs de sœur aînée :

— Veux-tu que ta mère aille mendier dans les rues ? Sans parler de ce qui risque de vous arriver, à ta sœur et toi... En tant que « jeunes beautés », vous êtes déjà sur la mauvaise pente. La seule question qui se pose est la suivante : allez-vous vous placer sous la protection d'un homme ou tomberez-

vous aussi bas que les prostituées qui arpentent la rue Sanglante à la recherche de marins étrangers ? Pour quel avenir allez-vous opter ?

J'ai reçu une certaine éducation, mais à quoi suis-je bonne ? J'enseigne l'anglais à un capitaine japonais trois matinées par semaine. May et moi posons pour des peintres, mais nos revenus ne suffiraient même pas à payer les robes, chapeaux, chaussures et gants dont nous avons besoin. Je n'ai aucune envie de nous voir réduites à la mendicité, et moins encore à la prostitution. Quoi qu'il advienne, je me dois de protéger ma sœur.

— Qui sont nos futurs maris ? dis-je enfin. Pouvons-nous d'abord les rencontrer ?

May ouvre de grands yeux.

— C'est contraire à la tradition, dit papa.

— Je refuse d'épouser qui que ce soit sans l'avoir d'abord rencontré, insisté-je.

— Ne comptez pas sur moi pour accepter une chose pareille, lance May.

Son intonation contredit ses paroles et témoigne qu'elle a capitulé. Nous pouvons nous comporter à bien des égards comme des jeunes filles modernes, nous n'échappons pas pour autant à notre condition : étant chinoises, nous devons obéir à notre père.

— Ce sont des hommes de la Montagne d'Or, dit papa. Des Américains. Ils sont venus en Chine pour se marier. C'est une bonne nouvelle, vraiment. La famille de leur père est originaire du même district que la nôtre. Nous sommes presque cousins. Vous ne serez pas obligées de partir à Los Angeles avec vos maris. Les Chinois d'Amérique sont heureux de laisser leurs épouses ici, en Chine, pour qu'elles s'occupent de leurs parents et de leurs ancêtres. Pendant ce temps, ils peuvent se consacrer à leurs maîtresses, aux blondes *lo fan* qu'ils ont là-bas en Amérique. Considérez qu'il s'agit d'une simple tran-

saction commerciale, destinée à sauver votre famille du naufrage. Mais si vous choisissez de suivre vos maris, vous aurez droit à une belle maison, à des domestiques qui feront le ménage à votre place, à des *amah* qui s'occuperont de vos enfants. Et vous habiterez à *Haolaiwu* – à Hollywood. Je sais que vous aimez toutes les deux le cinéma. Cette vie te plaira, May, j'en suis sûr. *Haolaiwu*... Tu te rends compte !

— Mais nous ne les connaissons même pas ! lui rétorque May.

— Vous connaissez pourtant leur père, répond calmement papa. Vous avez déjà rencontré le Vieux Louie.

May a une moue dégoûtée. Nous l'avons effectivement rencontré. Je n'ai jamais aimé l'usage immodéré des surnoms que fait notre mère, mais pour May et moi, ce Chinois de l'étranger à la stature longiligne et à la mine sévère a toujours été le Vieux Louie. Comme l'a dit papa, il vit à Los Angeles, mais vient pratiquement tous les ans à Shanghai, afin de s'assurer de la bonne marche de ses affaires. Il possède ici une usine de meubles en rotin et une autre qui fabrique de la porcelaine à bas prix, destinée à l'exportation. Mais peu m'importe qu'il soit riche. Je n'ai jamais aimé la manière dont il nous observait, May et moi, avec l'expression d'un chat qui se lèche les babines. Cela m'était égal pour ce qui me concerne, mais May n'avait que seize ans la dernière fois qu'il est venu. Il n'aurait pas dû la dévorer ainsi des yeux à son âge – il a au moins soixante-cinq ans – et pourtant papa ne lui a rien dit, il s'est contenté de demander à May de lui resservir du thé.

La vérité m'apparaît brusquement.

— C'est en jouant avec le Vieux Louie que tu as tout perdu ? lancé-je.

— Pas exactement...

— Avec qui, alors ?

— Ces choses sont toujours difficiles à expliquer... (Papa tapote la table et détourne les yeux.) J'en ai perdu une partie par-ci, une autre par-là...

— Je te crois volontiers, puisque tu as également perdu l'argent que nous t'avions confié. Il t'a sûrement fallu des mois, des années peut-être, pour en arriver là !

— Perle...

Ma mère essaie de m'empêcher d'en dire davantage, mais la colère qui bout en moi est trop forte pour que je puisse la contenir.

— La perte doit être colossale, puisqu'elle menace tout ceci. (Je désigne d'un geste la pièce, les meubles, l'ensemble de la maison – tout ce que notre père était parvenu à édifier pour nous.) À combien se monte exactement ta dette ? Et comment comptes-tu la rembourser ?

May s'arrête de pleurer. Ma mère continue de se taire.

— J'ai tout perdu contre le Vieux Louie, reconnaît enfin papa avec réticence. Il nous laissera occuper cette maison, ta mère et moi, à condition que May épouse son fils cadet, et toi son fils aîné. Nous pourrions ainsi bénéficier d'un toit, en attendant que je trouve du travail. Vous, mes deux filles, vous êtes notre seul capital.

May porte la main à ses lèvres, se lève et se précipite hors de la pièce.

— Dis à ta sœur que j'organiserai une rencontre pour cet après-midi, opine papa. Et soyez-moi au moins reconnaissantes de m'être arrangé pour que vous épousiez deux frères : de la sorte, vous ne serez pas séparées. Monte dans ta chambre à présent. Nous avons des questions à régler, ta mère et moi.

Dans la rue, les vendeurs de petits déjeuners s'en sont allés, remplacés par une armée de colporteurs dont les voix s'élèvent, cherchant à séduire leur clientèle :

— *Pu, pu, pu*, la racine rouge qui éclaircit le teint ! Donnez-en à votre bébé et il échappera aux rougeurs de l'été !

— *Hou, hou, hou*, je rase les barbes, coupe les cheveux, taille les ongles !

— *A-hu-a, a-hu-a*, je rachète tous vos détritrus ! J'échange vos vieilles bouteilles et votre verre brisé contre des allumettes !

Deux heures plus tard, je me rends dans le quartier japonais de Hongkew, où je dois retrouver mon élève. Pourquoi n'ai-je pas annulé le rendez-vous ? Quand le monde s'écroule, à quoi bon respecter ce genre d'engagement ? Mais nous avons besoin de cet argent, May et moi.

Dans une sorte de brume, l'ascenseur me conduit jusqu'à l'appartement du capitaine Yamasaki. Il a fait partie de l'équipe du Japon lors des jeux Olympiques de 1932 et aime évoquer les souvenirs glorieux qu'il a ramenés de Los Angeles. Ce n'est pas un mauvais bougre, mais il s'est entiché de May. Elle a commis l'erreur de sortir avec lui à deux ou trois reprises, aussi commence-t-il généralement par m'interroger à son sujet, chaque fois que je le retrouve.

— Où est votre sœur aujourd'hui ? me demande-t-il en anglais, lorsque nous avons fini d'examiner ensemble le travail qu'il avait à faire.

Je mens :

— Elle est malade. Elle dort encore en ce moment.

— Désolé d'apprendre si triste nouvelle. Chaque jour je vous demande quand elle sortira encore avec moi. Chaque jour vous me dites que vous ne savez pas.

— Erreur : nous ne nous voyons que trois fois par semaine.

— Aidez-moi, s'il vous plaît, à épouser May.

Il me tend une feuille de papier où il a noté sa proposition et ses conditions de mariage. Je vois bien qu'il s'est servi de son dictionnaire japonais-anglais, mais cela dépasse les bornes. Surtout en un jour pareil... Je regarde l'horloge : nous en avons encore pour trois quarts d'heure. Je plie la feuille et la glisse dans mon sac à main.

— Je corrigerai les fautes et vous la rendrai la prochaine fois, dis-je.

— Donnez à May !

— Je *la* lui donnerai, mais comprenez qu'elle est trop jeune pour se marier. Mon père ne le permettrait pas.

Comme les mensonges me viennent aisément à la bouche...

— Il pourrait. Il devrait. C'est une époque d'Amitié, de Coopération et de Prospérité commune. Les races d'Asie devraient s'unir contre l'Occident. Les Chinois et les Japonais sont frères.

C'est vite dit... Nous traitons les Japonais de singes et de bandits nabots. Mais le capitaine revient souvent sur le sujet et il a fort bien assimilé ces slogans, tant en anglais qu'en chinois.

Il me considère d'un air maussade.

— Vous n'allez pas lui donner, n'est-ce pas ? (Et comme je ne réagis pas assez vite, il ajoute en fronçant les sourcils :) Je ne fais pas confiance aux Chinoises. Ce sont toutes des menteuses.

Il m'a déjà tenu des propos de ce genre et je ne les apprécie pas plus aujourd'hui que précédemment.

— Je ne vous mens pas, dis-je. (Ce qui est parfaitement contraire à la vérité.)

— Les Chinoises ne tiennent jamais leurs promesses. Elles mentent dans le cœur.

— Dans *leur* cœur, le corrigé-je. (Il faut que je fasse dévier la conversation sur un autre sujet.

Aujourd'hui, cela vient facilement.) Vous avez aimé Los Angeles ?

— Beaucoup. Bientôt je retournerai en Amérique.

— Pour un autre championnat de natation ?

— Non.

— Comme étudiant ?

— Non, comme... (Il revient au chinois et utilise un mot qui lui est parfaitement familier dans notre langue.) Comme conquérant.

— Vraiment ? dis-je. Comment cela ?

— Nous marcherons sur Washington, dit-il en repassant à l'anglais. Les filles yankees laveront notre linge.

Il éclate de rire. Je ris à mon tour. Et la leçon continue.

Dès que l'heure s'est écoulée, j'empoche mon maigre salaire et rentre à la maison. May est endormie. Je m'allonge à ses côtés, pose la main sur sa hanche et ferme les yeux. J'ai envie de dormir mais les images et les émotions se bousculent dans ma tête. Je croyais que j'étais moderne. Je croyais que j'avais le choix. Je croyais que je ne ressemblais en rien à ma mère. Mais les dettes de jeu de mon père ont balayé tout ça. Sous peu je serai vendue – échangée comme tant d'autres filles avant moi – afin de venir en aide à ma famille. Je me sens tellement impuissante et prise au piège que je parviens à peine à respirer.

J'essaie de me dire que la situation n'est pas aussi désespérée qu'il y paraît. Mon père a même dit que nous ne serons pas obligées, May et moi, de suivre ces étrangers à l'autre bout du monde. Il suffira de signer les papiers, nos « maris » partiront et la vie reprendra comme auparavant – à une nuance près, mais elle est de taille : nous en profiterons pour quitter la maison familiale et nous débrouiller par nous-mêmes. J'attendrai que mon mari ait quitté le pays, puis je l'accuserai d'abandon et réclamerai

le divorce. Je pourrai ensuite épouser Z. G. (Ce sera du coup un mariage plus modeste que je ne l'avais imaginé – peut-être une simple soirée dans un café avec nos amis artistes et quelques autres « jeunes beautés ».) Je travaillerai pendant la journée. May vivra avec nous jusqu'à ce qu'elle se remarie à son tour. Nous prendrons soin l'une de l'autre. Nous nous en sortirons.

Je me redresse et me frotte les tempes. Je suis idiot de rêver ainsi. Peut-être cela fait-il trop longtemps que je vis à Shanghai.

Je secoue doucement ma sœur par l'épaule.

— May... Réveille-toi...

Elle ouvre les yeux et pendant une fraction de seconde je retrouve dans son regard la douceur et la gentillesse qui correspondent à sa nature profonde, depuis sa plus tendre enfance. Puis la réalité lui revient à l'esprit et son regard s'assombrit.

— Il faut nous habiller, dis-je. Il est quasiment l'heure d'aller rencontrer nos maris.

Que devons-nous mettre ? Les fils de Louie étant chinois, peut-être devrions-nous porter des *cheong-sam* traditionnelles ? Mais ils sont également américains : peut-être vaudrait-il mieux arborer une tenue montrant que nous sommes occidentalisées, nous aussi ? Ce n'est pas que nous cherchions à leur *plaire*, mais nous ne pouvons pas nous permettre non plus de faire capoter l'affaire. Nous enfilons finalement des robes en rayonne, ornées de motifs floraux. Nous échangeons un regard, May et moi, haussons les épaules devant l'inutilité de toute cette comédie et quittons la maison.

Nous hélons un pousse-pousse et demandons au conducteur de nous conduire à l'endroit qu'a choisi notre père pour ce rendez-vous : l'entrée du jardin de Yu Yuan, au cœur de la vieille ville chinoise. Le conducteur – dont le crâne rasé est constellé de cicatrices dues à la teigne – nous emmène dans la cha-